vent du nord, qu'il vienne de n'importe quel bord, il est toujours froid. » Enfin, toujours, la finesse de la réflexion sur la langue attribuée aux dits « Méo et Einstein » : « De l'apicole à la picole, il n'y a qu'une apostrophe » dans *PM* ; et autres citations fictives inspirées de proverbes telles que : « Qui abus boira – Molson » dans *BL* ou « Il faut semer les uns les autres » dans *PTC*. Bref, l'intertextualité lui permet « de se laisser pénétrer par les morales sous-jacentes, les réflexions humaines et universelles qu'il souhaite transmettre » (2024, p. 218).

Les autrices ont donc, au cours de cette étude labyrinthique, relevé « une marque de commerce Fred Pellerin » (2024, p. 219), laquelle se caractérisant par le jeu qui connote toute son œuvre, une parlure qui s'affirme au cours du temps, et la confirmation d'être le digne descendant d'une tradition de « jaseurs », de « bons parleurs », de « rapporteurs », bref, Fred Pellerin est un « passeur » qui cherche « à transmettre la tradition et la langue parlée au Québec », à « créer un monde et à vouloir le partager » (2024, p. 221).

Marie Pascal *University of Prince Edward Island*

***

Bradette, Marie-Ève. *Langue(s) en portage – Résurgence littéraire et langagière dans les littératures autochtones féminines*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2024. 191 p.

Quand tu entres dans *Langue(s) en portage*, enlève tes chaussures – comme Marie-Ève Bradette prie de le faire, reprenant le titre du célèbre recueil de poésies de l'autrice innue Natasha Kanapé Fontaine (*N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures*, publié chez Mémoire d'encrier en 2012). Ce magnifique essai, dense et ciselé, naquit d'une fascination pour le langage et des possibles qu'il véhicule à travers savoirs et possibilités de résurgence. Pour Bradette, qui cite en exergue de son introduction l'écrivain kiowa N. Scott Momaday : « Language is sacred. » Son effet magique, porté par la littérature autochtone féminine, ouvre à d'autres formes de pensées et c'est un ensemble d'épistémologies, mises en portage dans les textes, que l'autrice propose d'investiguer.

Malgré l'intuition selon laquelle les textes autochtones portent la cicatrice d'un profond trauma langagier—une violence, double, due à l'arrachement des langues maternelles et à l'imposition des idiomes coloniaux – Bradette exprime clairement, dès son introduction, que le trauma s'accompagne aujourd'hui d'une « résurgence des langues autochtones et des épistémologies véhiculées par ces dernières, et cela par l'entremise d'une multitude de stratégies littéraires » (2024, p. 13). Ce sont elles, les stratégies littéraires qui font vivre les textes et sont véhiculées par leurs langages, que l'autrice cherche à mettre en lumière, pas à pas – car il s'agit d'un terrain certes fertile mais encore peu arpenté en études autochtones. À la suite de la chercheuse unangax Eve Tuck (« Suspending Damage: A Letter to Communities », 2009), Bradette élabore les fondements d'une méthodologie axée sur les désirs et qui mettrait sur le devant de la scène le corps et ses potentiels plutôt que ses blessures. Cela ne signifie cependant pas que l'autrice passe sous silence les nombreuses expressions de l'expérience du traumatisme : une bonne partie de son introduction en dépeint l'étendue à travers des exemples fulgurants, édifiants, et terrifiants – « I Lost My Talk » (1996) de la poète mi'kmaq Rita Joe, *Path With No Moccasins* (1993) de la dramaturge eeyou Shirley Cheechoo, ou *Eukuan nin Matshi-Manitu Innushkuen / Je suis une maudite sauvagesse* (1978) de l'auteure innu-aimun An Antane Kapesh. Dans ces exemples, cependant, l'écriture n'est pas toujours convoquée comme un médium de guérison, elle a plutôt pour objet de témoigner ou de dénoncer, souvent par la colère. Les nouvelles gardiennes de la langue que sont les écrivaines sur lesquelles se penche Bradette, en plus de rétablir une continuité avec leurs aînées et amies, participent donc d'un vaste mouvement de re-négociation et de re-création.

L'essai est traversé par trois hypothèses visant à montrer que le geste littéraire participe d'une résurgence langagière : (1) Les littératures actuelles « théorisent le langage en tant que celui-ci est lié à des visions du monde holistiques » (toiles des relations, interconnexion personnes humaines / autres-qu'humaines, interconnexion entre le monde sensible et spirituel) ; (2) Les écritures littéraires s'apparentent à des « espaces de savoir situés, relationnels, affectifs et corporisés » ; (3) Les autrices autochtones, « par leur écriture, réclament leurs épistémologies et créent des théories du langages en les ramenant sur la scène de la présence narrative et poétique. » Quatre chapitres sont présentés dans le but de montrer que les textes « pensent », « théorisent » et sont les « portageurs des langues et de leurs savoirs », et Bradette d'amorcer sa réflexion par un véritable dépoussiérage conceptuel dans le premier chapitre, intitulé « Littérature et language ».

L'exergue, emprunté à l'autrice nehiyaw Margaret Kovach, jette un œil décillé sur la question : « Language matters because it holds within it a people's worldview ». Après avoir éclairé l'usage des termes « épistémologie », « ontologie », « théorie » à l'instar des penseur·es et critiques autochtones et allochtones—notamment Margaret Kovach avec *Indigenous Methodologies* (2021) ; Shawn Wilson avec *Research is Ceremony* (2008) ; Kathleen Absolon avec *Kaandossiwin: How We Come to Know* (2011) ; Audra Simpson et Andrea Smith avec *Theorizing Native Studies* (2014)—Bradette affirme que les autrices autochtones sont des théoriciennes qui « portent en leurs corps et leurs textes des savoirs intellectuels et affectifs, corporels et territoriaux » (2024, p. 42). Elle nous renseigne ensuite sur la pertinence de prendre le corps comme cadre à l'épistémologie et évoque la figure du cercle comme instruisant une relation dynamique, un processus, dans lequel le corporel, le sensitif et les affects s'engagent avec le cosmos, se placent dans une relation au monde – dont fait partie la littérature. Dans cette pensée holistique, le corps, notamment le corps féminin, fonctionne comme un portail à travers lequel on expérimente le sensible et par lequel on *dit* ce monde dont a été dépossédée. Car les femmes ont subi un effacement, ont été abjectées par l'Histoire coloniale, non seulement dans leurs présences corporelles et intellectuelles mais aussi dans leurs pensées, savoirs et rôle social. D'après Bradette, la littérature est donc le lieu de leur réécriture, un lieu où les femmes pourront à nouveau agir « comme les gardiennes des épistémologies, puis comme les portageuses de leurs cultures et de leurs langues » (2024, p. 50), à l'instar de la poète innue Joséphine Bacon. Mettant en relation le concept de « raison naturelle » du théoricien anishinaabe Gerald Vizenor et le recueil de poésie *Bâtons à messages / Tshissuatshitakana* (2009) de Bacon, Marie-Ève Bradette termine son périple théorique en montrant que le langage, en tant que véhicule de la raison naturelle, n'appartient certes pas aux seuls humains : il est partagé avec le territoire et tout ce qui le peuple et l'arpente. Pour reprendre Bacon : « Les arbres ont parlé avant les hommes ». C'est la relation avec la terre, avec les personnes autres-qu'humaines, qui génère le langage, et c'est en mettant en lumière cette relation triangulaire langage / littérature féminine / territoire que Bradette cherche à dépeindre les possibles ouverts pour la survivance.

Les trois chapitres suivants présentent un mouvement circulaire entre la question du corps et du langage (chapitre 2), du territoire (chapitre 3), et montent dans l'apogée (chapitre 4) qu'est le *wonderwork* de Cherie Dilamine, *The Marrow Thieves* (2017), roman qui « conduit la théorie du langage au bout du spectre des possibles » (2024, p. 136). Dans « Corporalités langagières », Bradette s'intéresse à la question du corps qui se met debout, qui se tient debout dans la langue, qui s'affirme dans une position verticale affirmée, constituant une des représentations les plus radicales de la résurgence culturelle autochtone actuelle. L'autrice investigue d'abord *L'amant du lac* (2013) de l'écrivaine et peintre eeyou-métisse Virginia Pésémapéo-Bordeleau. Situé autour de deux viols, ce roman provoque une herméneutique où les ébats humains évoluent dans une interrelation avec l'univers liquide et où la relation sexuelle est enveloppante : ce roman donne chair à un

« devenir territoire du corps de même qu'un devenir corps du territoire » (2024, p. 74). L'on s'intéresse ensuite au recueil *The Stone Collection* (2015) de l'écrivaine anishinaabe Kateri Akiwenzie-Damm, et plus précisément à la nouvelle intitulée « The Blackbird Cage ». Dans ce recueil, chaque nouvelle raconte le récit d'une pierre particulière, mue d'agentivité et contenant des récits qu'elles nous transmettent ensuite, à travers le texte. En effet, dans la pensée autochtone, « les pierres sont des êtres animés d'un mouvement, d'une pensée, d'une mémoire, d'une subjectivité et d'une agentivité » (2024, p. 84), et les poèmes de remettre en cause l'opposition nature / culture. Enfin, dans *Frayer* (2015) de la poète ilnue Marie-Andrée Gill, la poésie se place entre désir et langage. Bradette explique comment, en se *frayant* un chemin entre les mots du recueil, on voit se matérialiser un corps pluriel, à la fois le humain, mais aussi de la langue et du territoire liquide formé par le lac qui coule sur les poèmes. « Ce mouvement du texte suggère le besoin d'entrer lentement, avec soin et attention, sans ses chaussures peut-être—pour ne pas risquer, précisément, de rouvrir une cicatrice dont la trace serait encore palpable, visible et sensible à la surface du corps textuel » (2024, p. 94). À travers la présence en filigrane de la ouananiche (une espèce de saumon qui vit exclusivement en eau douce), matière cicatrisante entre les poèmes, la langue ilnue se fraie un chemin dans la langue française et le recueil de s'offrir comme l'espace d'une rencontre où la Femme se tient, résolument, debout.

On entre ensuite dans « Temporalités langagières » à travers un exergue puissant emprunté à l'article « This is Where We Stand Our Ground » (1996) de Akiwenzie-Damm : « on this page i assert myself with words like bones sinking deep into the earth. into earth memory. this page is my ground. my turtle island. where the bones of words are inside me too. and i am rooted to this place. » Le territoire ouvre en effet les possibles de l'interprétation et c'est avec l'essai *As We Have Always Done* (2020) de l'autrice nishnaabé Leanne Betasamosake Simpson que s'amorce la réflexion. Pour Simpson, le territoire *est* une pédagogie, le corps permet *d'écouter* le territoire et la « page-territoire » devient l'espace de rassemblement des pensées des ancêtres tout comme le lieu de réappropriation des savoirs. En portageant deux autres œuvres de Kanapé Fontaine – le slam *Nous nous soulèverons* (2015) et le recueil *Bleuets et abricots* (2016), Bradette donne un nouveau point d'ancrage à la femme qui se tient debout, position qui sera lue comme un acte doublement politique (comme puissance et résurgence). Dans ces textes, Kanapé Fontaine « affirme, par sa posture verticale, le désir de se replacer sur le territoire, dans son corps, dans les épistémologies autochtones, et ce malgré le trauma, les violences, la colonisation, la dépossession du territoire et de ses savoirs, malgré l'arrachement de la langue maternelle dans les pensionnats » (2024, p. 116). Pour clore ce chapitre, l'autrice cite un passage de *Bleuets et abricots* qui nomme le corps, devenu langage, et permet de re-créer le territoire :

> « Pays mien ô
> je me ferai belle pour le poème
> de ma grand-mère
> Si je te nommais mon ventre
> si je te nommais mon visage
> le nom de mes montagnes, ma rivière » (2016, p. 14).

Ici, Bradette explique que « la carte, et donc le lien au territoire, sont inscrits dans le corps » (2024, p. 133), ce qui permet de réarticuler les savoirs à travers ces espaces épistémiques et de les présenter comme des lieux de transmission de ces savoirs. La littérature apparaît ainsi comme un espace profondément relationnel où la femme se dresse, debout, contre le colonialisme, où le territoire est construit et reconstruit à travers le langage.

Dans le dernier chapitre, concentré sur le seul roman *The Marrow Thieves* de Cherie Dimaline, Marie-Ève Bradette investigue les possibles ouverts par l'entremêlement du

concept *wonderwork*, proposé par Daniel Heath Justice dans *Why Indigenous Literatures Matter* (2018), et la théorie portant sur la science-fiction autochtone présentée par Grace Dillon dans *Walking the Clouds* (2012), notamment la sous-branche du *biskaabiyang* (« returning to ourselves »). Pour Justice, le *wonderwork* « présente des manières d'expérimenter le monde et d'autres mondes—par la rencontre et l'engagement vécus, par les cérémonies et les rituels, par le rêve » (2018, p. 152). Or le roman de Dimaline re-crée l'expérience traumatisante et génocidaire des écoles résidentielles en la déplaçant dans un monde où seules les personnes autochtones possèdent encore la faculté de rêver—et deviennent une commodité pour les allochtones qui ont mis en place tout un système d'extraction des rêves, placés par les aîné·es dans la moëlle osseuse des rêveurs autochtones. D'ailleurs, cette importance du rêve est omniprésente dans les littératures autochtones et Bradette de remonter au texte publié en 1991 par Joséphine Bacon, « Le rêve des ours polaires ». Le rêve est inscrit tant dans le physique que dans le métaphysique, il est une voie de communication entre les personnes autochtones de différentes générations, et permet la transmission des savoirs langagiers—en cela, il est une méthodologie. Or, comme on le voit dans *The Marrow Thieves*, le rêve et les langages portagés ont également le potentiel de modifier le monde matériel : en offrant la clé de la destruction du système colonial, le rêve autorise les protagonistes à « retourner à eux-mêmes ». Pour Bradette, ce roman est ainsi « un acte esthétique inestimable » (2024, p. 168).

Dès l'avant-propos, « Pour une écriture située et inclusive », on comprend que le *corps* de l'essai lui-même s'offre comme un lieu de portage, sensible et respectueux, des pensées recueillies à même le territoire que sont les textes parcourus. Loin de vouloir s'approprier langues, textes, autrices, pensées, savoirs, Marie-Ève Bradette se laisse traverser par les épistémologies qui se présentent à elle et sculpte, dans la médiation, le tissu textuel qu'elle nous livre, espérant que nous aurons le courage de sortir de la normalisation, d'ébranler nos présupposés et d'entrer dans une nouvelle dynamique où nous, les allochtones, prendront le « risque de la relation » avec les littératures des Premiers Peuples.

Marie Pascal *University of Prince Edward Island*

***

Valazza, Nicolas. *Le Livre enflammé. Fictions et poétique de l'autodafé.* Paris : Hermann, 2024. 370 p.

La pulsion destructrice (idéologique, esthétique, religieuse…) qui pousse irrésistiblement à brûler les livres ne date, c'est le cas de le dire, pas d'hier. Le désir d'étudier ce phénomène à la fois repoussant et fascinant, non plus. Et la bibliographie des ouvrages qui immortalisent, paradoxalement, l'anéantissement par le feu de la parole écrite, du livre singulier aux bibliothèques entières, est déjà considérable. Dans cette nouvelle contribution à une très vieille histoire, Nicolas Valazza s'intéresse toutefois non pas tant au phénomène réel de l'autodafé qu'à sa représentation dans le cadre de l'œuvre de certains auteurs marquants – romanciers autant que poètes – du 19e et du début du 20e siècles. Il en relève « le caractère paradoxal, voire antinomique de la fiction de l'autodafé en tant que génératrice de texte, sans que cela remette en cause pour autant la violence sacrificielle et destructrice qui lui est inhérente, si bien qu'on peut parler, comme on le fera, d'une *poétique* de l'autodafé » (9). La mise en scène dans un livre de la destruction du livre se transforme, au sein d'une sorte d'improbable cercle vertueux, une mise en abyme inévitable, en une source d'inspiration qui permet la démultiplication irrésistible de l'écriture. L'anéantissement fictionnel des livres crée davantage de livres, et « [l]e paradoxe du livre brûlé dans le livre révèle ainsi son sens rédempteur : le supplément